

Quelques jours en février...

Gilles Marcotte

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1996). Quelques jours en février.... *Liberté*, 38(4), 180–185.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

GILLES MARCOTTE

QUELQUES JOURS EN FÉVRIER...

Que je vous donne des nouvelles de mon orchestre.

Ce ne sont pas des nouvelles très fraîches, mais comme vous ne suivez pas la chose de très près, vous ne protesterez sûrement pas. L'OSM fait rarement la première page de votre quotidien préféré, *Le Devoir* ou (est-ce pensable?) *Le Journal de Montréal*.

En premier lieu, un événement capital, que nous attendions depuis quelque temps: on a engagé un trompettiste solo. Le poste était vacant depuis le départ pour Atlanta de James Thompson, et pendant plusieurs mois le fort fut défendu, selon l'expression consacrée, par l'excellent Russel DeVuyst, dont la sonorité vibrante et le nom même sonnaient agréablement à mon oreille. Que serait le nouveau? d'où viendrait-il? L'angoisse montait. Il s'appelle Paul Merkelo, et vient sans doute d'assez loin; vraisemblablement des États-Unis, comme la plupart des recrues. Sa sonorité est extrêmement ferme, une sonorité d'acier, et sa technique apparemment sans failles. Manquerait-elle un peu de chaleur et de souplesse? Je réserve mon jugement. On n'apprécie pas un trompettiste comme ça, après quelques concerts. Il faut écouter, écouter encore, réfléchir, peser le pour et le contre. Je le ferai.

Je signalerai également le retour du clarinettiste Emilio Iacurto, dont l'absence assez longue, la saison

dernière, m'avait un peu inquiété. C'est un musicien de premier ordre ; quelques-uns de ses *solis*, notamment la très longue mélodie qui ouvre la première *Symphonie* de Sibelius, ne sortiront pas de ma mémoire. En revanche, une nouvelle absence, depuis quelques mois, ne laisse pas de me turlupiner, celle du violoncelle solo, Guy Fouquet. Ce n'est pas que son remplaçant, Michael Kilburn, soit un musicien négligeable, mais enfin Guy Fouquet c'est Guy Fouquet, et je ne vous cache pas mon inquiétude.

Si je vous parle ainsi des musiciens de mon orchestre, si j'écris leurs noms noir sur blanc dans cette chronique, c'est que l'OSM ce n'est pas seulement Charles Dutoit, si magnifique qu'il soit, et il l'était particulièrement hier soir (20 février) dans le *Concerto* de Dvorak avec Yo Yo Ma, c'est aussi chacun des musiciens et particulièrement ces solistes dont je ne cesse pas d'admirer la qualité. Il y a des amateurs qui aiment le piano pour le piano, et qui entrent en extase quand on leur joue bien, ne fût-ce que du Chaminade ou du Rachmaninov. Moi, c'est surtout l'orchestre. Quand j'entends un beau son, je craque. Le solo de cor de John Zirbel, au début du *Concerto* plus haut nommé, et, dans la même œuvre, le duo du flûtiste Timothy Hutchins avec le soliste furent des moments de grand bonheur.

Les ingénieurs de Decca enregistraient, hier, à la salle Wilfrid-Pelletier, et on a dit tellement de mal de l'acoustique de cette salle que je suis fort curieux d'entendre ce que cela donnera sur disque. J'étais extrêmement nerveux, attentif aux moindres détails de l'exécution, partageant la tension des musiciens qui pour la première fois, si je ne me trompe, enregistraient en direct. Parlons peu de l'œuvre, le *Concerto* pour violoncelle de Berthold Goldschmidt ; elle a pour principal mérite, si j'ose dire, en plus d'un deuxième mouvement

très charmant, de compter parmi des œuvres dites « dégénérées » (*entartete*, en allemand) par le régime nazi, et que la compagnie Decca s'attache à faire revivre depuis quelques années. Yo Yo Ma y était admirable, cela va sans dire ; quand ne l'est-il pas ? On nous dit que l'OSM a des difficultés financières considérables ces temps-ci, et qu'on craint pour son avenir (j'en tremble). La solution est toute trouvée : qu'on invite Yo Yo Ma à chaque concert, et le déficit sera rapidement résorbé. Il n'y avait pas plus d'une vingtaine de fauteuils libres, hier soir. Lui, Charles Dutoit et les musiciens de l'OSM ont donné du *Concerto* de Dvorak une interprétation somptueuse, glorieuse, d'une précision inouïe dans les détails, qui aurait mérité d'être enregistrée sur-le-champ. Le brave, le bon, le généreux Dvorak n'a peut-être pas tout le génie du monde. Les musiciens, hier, en avaient.

Une troisième œuvre était au programme, une petite chose composée à l'âge de douze ans par un autre musicien « dégénéré » – mais l'était-il déjà à cet âge ? – Erich Wolfgang Korngold. Nous ne fûmes guère impressionnés. Wolfgang Amadeus Mozart, à dix ans, faisait beaucoup mieux.

*

Après une telle débauche d'enthousiasme, je devais me recueillir un peu, retrouver mon équilibre intérieur, et je suis donc allé, un venteux dimanche après-midi de fin février, écouter un concert d'orgue à l'église anglicane St. Philip's. C'est tout juste à l'ouest de Loyola College, dans un quartier où je m'aventure rarement par crainte de ne pas être compris par les autochtones. St. Philip's est une très jolie petite église à la mode anglicane, belle pierre à l'extérieur, à l'intérieur des plâtres

crémeux, des poutres sombres, quelques vitraux étonnamment chaleureux, à l'avant un noble autel de bois sculpté. Je rêve parfois de me faire anglican. Anglican, c'est-à-dire un chrétien un peu snob, bien mis, sachant vivre, et qui, si d'aventure il s'égare dans quelque une des grosses et flamboyantes églises catholiques de Montréal, légèrement défigurées par le renouveau liturgique, n'arrive pas à cacher sa désapprobation.

Deux organistes se partageaient la vedette, et parfois même le clavier, ce dimanche, Jean-Philippe Beaulieu et Claude Bernier. Jean-Philippe Beaulieu est un collègue du département d'études françaises de l'Université de Montréal – où je suis devenu récemment professeur honoraire, une médaille le prouve –, seizième d'excellent standing, auteur d'une étude récente sur Hélienne de Crenne, et donc, oui, organiste. Un homme complet, un véritable humaniste. Je disais que Claude Bernier et lui se sont partagé parfois le clavier, au cours de ce récital, et c'est exactement ce que je voulais dire; leur programme comportait trois œuvres pour orgue à quatre mains, notamment un *Duo* de Samuel Wesley, en trois parties dont la dernière, une *Fuga alla Capella*, était particulièrement spectaculaire, prodiguant les notes à foison dans un jeu fugué très serré. Le reste du programme était joué tantôt par l'un, tantôt par l'autre, et nous avons entendu des œuvres peu souvent jouées – ou du moins peu connues de votre serviteur –, de Nicolas Carleton, Orlando Gibbons, Abraham Van Den Kerckhoven, Peeter Cornet, John Stanley et Handel, sans oublier le Wesley précédemment nommé. C'était un beau programme, joué bellement, intelligemment, sur un petit orgue parfaitement adapté à l'église dont il est la voix. Je ne connais pas de façon plus heureuse de passer un dimanche après-midi venteux.

*

Le mardi suivant, après le lancement de l'ouvrage de Marc Angenot sur *Le Ressentiment*, je me retrouvais à la salle Vincent-d'Indy, très loin encore des circuits fréquentés par les critiques musicaux des grands journaux, pour entendre le premier concert de la Grande Fanfare Classique (les majuscules s'imposent), sous la direction d'Alain Cazes. Ne me demandez pas pourquoi, comment je suis arrivé là. Il y a des circonstances. Et puis, ma fois, je garde un souvenir ému de l'Harmonie de Sherbrooke où, durant ma jeunesse, je jouais le plus consciencieusement possible mon rôle de deuxième trompette et fondais de satisfaction quand tout s'était assez bien passé.

Entre l'Harmonie de Sherbrooke, même dans ses meilleurs jours, et ladite Grande Fanfare Classique, réunissant plus de quatre-vingts étudiants du Conservatoire et de la Faculté de musique de l'Université de Montréal, il n'y a évidemment pas de commune mesure. Quatre tubas, je dis quatre, trônaient ce soir-là dans les dernières rangées de la formation, et chacun aurait pu enterrer à lui seul l'honorable Monsieur Duchesne qui pourtant jouait depuis quelques siècles dans notre harmonie. Il n'y a pas de justice. Les jeunes musiciens d'aujourd'hui sont trop talentueux, trop bien formés. Je les regardais jouer, et j'étais un peu ému comme chaque fois que je me trouve ainsi devant un ensemble de jeunes. Il se passe là, dans leur vie, quelque chose qui ne se répétera pas souvent, le prodige des commencements, la découverte un peu étonnée de ce qu'ils sont en mesure de faire. Ils deviendront meilleurs; ils vieilliront; ils se donneront peut-être un peu moins.

Un tel ensemble a une force de frappe formidable, et s'il peut travailler souvent dans la dentelle – nous

avons entendu un *Poème pour flûte* joué remarquablement par Erik Gratton –, il faut reconnaître que les moments forts du concert furent des moments bruyants. Quel beau tapage, dans l'œuvre du Britannique Edward Gregson, *The Sword and the Crown*, les deux timpanistes se déchaînant à qui mieux mieux de chaque côté de la scène, et au milieu les vents se livrant à toutes sortes de vociférations! Le concert était placé sous le patronage de l'Apocalypse, celle de saint Jean, dont on nous lisait de temps à autre, sans grande nécessité, quelques extraits. À propos de l'œuvre de Gregson, c'est d'*Apocalypse Now* qu'il aurait fallu parler!

À plusieurs reprises, durant la soirée, je me suis demandé s'ils oseraient. Parce que, sûrement, il y aurait un rappel, ou même plusieurs: la salle était enthousiaste. Ils l'ont fait. Ils ont donné de la marche immortelle de John Philip Sousa, *Semper Fidelis*, une interprétation exemplaire, comme je n'en avais pas entendu depuis, disons, une quarantaine d'années. C'est Charles Ives, l'auteur de la *Holidays Symphony*, qui aurait été content!